

Zeitschrift

1978

Zu: "Communication et langages"

~~1977-1978~~

No. 40 4^e/1978, S. 99-105

aber veröff. mit dem Titel

"Un modèle possible de notre culture" !

Sonst alles gleich

Zeitschrift steht
im Archiv

20

UN MODELE FUTURISTE DE NOTRE CULTURE

par Vilem Flusser

Les lecteurs de « Communication et langages » connaissent bien Vilem Flusser, théoricien original et non conformiste de la communication. Cette fois, il va loin. Jusqu'au paradoxe ? S'est-il amusé ? Est-il simplement lucide sur la crise de notre société, crise intellectuelle évidemment ? Est-ce pure imagination de sa part, qui nous entraîne de déductions logiques en déductions logiques vers des réflexions pessimistes sur notre grand véhicule de communication occidentale : le « texte » ? C'est dire que l'on peut ne pas se laisser séduire sur le fond, une fois prévenus de la qualité du raisonnement.

(= Vorab-
abdruck ?!)

Je me propose de vous soumettre une sorte de modèle de la société, de façon à établir un constat de la situation dans laquelle nous vivons. On peut imaginer un tissu vibrant d'informations. Les fils en sont les canaux par lesquels l'information circule, et les nœuds, les points de leurs intersections, sont des embouteillages d'informations. Les fils peuvent être appelés des « media », et les nœuds des « intellects », des « esprits » ou des « mémoires » (selon son goût). Si l'on veut bien faire l'effort de s'imaginer un tel modèle (et cet effort est plus grand qu'il peut apparaître d'abord), il sera utile pour comprendre la situation actuelle. Il nous montrera que certains de nos problèmes sont mal posés.

L'homme est-il fonction du social ou l'inverse ? Quel est le rapport entre conscience individuelle et conscience collective ? La culture est-elle un produit de l'esprit, ou l'esprit un produit de la culture ? Si l'on se réfère au modèle ci-dessus, ces problèmes concernant la dialectique entre l'homme et la société sont vides de sens : le modèle est constitué de fils (« media »), et qui veut saisir le modèle (la « société ») n'en saisira que les fils ; ils sont sa seule « concrétude ». Les intersections des fils (les « individus ») sont aussi peu « concrètes » que l'est l'ensemble du tissu (la « société ») : il s'agit de formes que les fils assument. Le modèle est donc celui d'un champ de relations (des « media »), et il montre que l'« homme » et la « société » sont des réifications de certaines relations. La dialectique entre eux est un problème abstrait. Cela éclaire d'une lumière particulière un problème véritable : celui de la mémoire.

L'HOMME EST UN NŒUD DE MÉMOIRES

Il s'agit d'un problème central dans bien des contextes. Dans la philosophie socratique, la mémoire est le magasin des idées, et c'est donc l'endroit où l'on se garde des erreurs causées par les apparences. Pour la pensée juive, la mémoire est l'endroit où les morts vivent, donc celui de l'immortalité. Pour la psychologie, la mémoire est l'endroit où l'expérience est stockée, et donc celui où l'intervention thérapeutique se donnera pour but de faciliter sa digestion. Pour la cybernétique, la mémoire est le stock de l'information disponible, et on peut construire des mémoires artificielles pour entrer en compétition avec les humaines et les dépasser dans certains aspects. Et il y a d'autres contextes où le problème de la mémoire joue un rôle central.

Le modèle ici proposé resitue le problème. Il montre l'homme et la société comme des embouteillages d'informations, ce qui implique la mémoire à deux niveaux. Le modèle est fondé sur une anthropologie négative. L'homme est conçu comme point de convergence, et non comme entité (une âme, une chose pensante, un esprit). Il est conçu comme portemanteau de relations. Ainsi le problème de la mémoire devient-il le problème existentiel tout court : l'homme existe comme méthode de réception, de conservation et d'émission d'informations. Et cela vaut, sur un autre niveau, pour la société. Bien sûr, cela n'exclut pas qu'on continue à appliquer les critères socratiques, juifs, psychologiques, cybernétiques et autres (génétiques, historiques, etc.) dans l'analyse de la mémoire.

D'OU L'IMPORTANCE DES CODES

L'homme conçu comme nœud d'informations implique que le problème des codes devient central. Qu'est-ce qu'un code ? C'est un système de symboles. Les informations reçues, emmagasinées et émises par une mémoire sont codées. Elles consistent en symboles ordonnés. Toute mémoire (individuelle ou collective) ne peut stocker une information dont le code ne se trouve pas dans son programme. Le tissu de la société vibre d'informations dont les codes sont dans le programme de cette société, et il rejette comme un « bruit » toute autre information. Et le même schéma vaut pour l'homme individuel. Le problème qui se pose est : comment s'établit un code, et comment s'établit un programme ?

On peut observer partout l'émergence des codes. Ils naissent comme des champignons après la pluie. M. Morse propose un code, et certains fils de métal transporteront des informations ainsi codées. Un artiste propose un nouveau système de symboles, et voilà qu'une nouvelle tendance artistique est née. Mais quand on demande comment s'établit un code, on ne demande pas à savoir comment ces codes spécifiques et spécialisés de la technique, de l'art, de la science et de la politique sont conventionnés. On demande à savoir comment sont établis ceux qui programment toute une société et donnent un sens à la vie de ses participants en leur fournissant des informations au sujet du monde.

LE CONCEPT D'UN CODE ORIGINEL EST INSOUTENABLE

Tout code présuppose un code antérieur. Le *code Morse* *pré* suppose le langage humain, lequel présuppose un code plus ancien encore. Mais le concept d'un code fondamental est utile, si l'on entend par là une classe de codes dont certains codes effectifs sont les membres. A la question : « comment s'établit un code ? », une autre question s'impose : « quels sont les codes fondamentaux ». On peut en distinguer divers, selon des critères divers. L'un d'eux est la dimension de l'ordre des symboles : linéaires, de surface, spatiaux, etc. Les codes linéaires peuvent consister en nœuds (Incas), boules (abaques), chiffres (arithmétique), lettres (alphabet). Néanmoins, ils ont tous un caractère commun. On les « lit », c'est-à-dire on en suit les lignes pour en déchiffrer leur message. Cela est indépendant de la nature des symboles dont ces codes sont composés : les films sont linéaires et « lus », bien qu'ils soient composés de photographies, lesquelles sont déchiffrées par d'autres méthodes lorsqu'elles font partie du code d'un album, par exemple.

IL N'Y A QUE DES CODES FONDAMENTAUX

Chaque code fondamental projette un univers de significations qui lui est spécifique. Les codes linéaires projettent un univers à structure linéaire, processuelle, progressive. Les codes de surface projettent un univers à structure scénique, synoptique. Mais chaque code fondamental établit aussi un circuit de retour entre l'univers et lui-même, un feed-back. Il vérifie et falsifie lui-même son univers. Il reprend son univers quand cet univers est épuisé par la vérification. Le code ne « transcende » pas son univers, au sens où les catégories kantienne « transcendent » le monde phénoménal. Le code nourrit son univers et il se nourrit de son univers.

Cela est observable dans le tissu de la communication. Les codes linéaires se sont établis au cours du quatrième millénaire, en Mésopotamie, sous la forme de l'écriture pictographique ; ils se sont développés en hiéroglyphes, idéogrammes, alphabets, chiffres arabes, notations logiques, scientifiques, etc. Leur univers s'est développé, et ils se sont développés avec leur univers ; certaines régions de cet univers ont été reprises, d'autres re-projetées, et, à présent, l'univers entier de la signification des codes linéaires est en processus d'exhaustion, les codes s'épuisent par leur vérification dans l'univers, et ils sont en train d'être substitués par un code fondamental différent : celui des techno-images.

LE CANCER DE NOTRE SOCIÉTÉ : LE CODE DES TECHNO-IMAGES

Quoique la société occidentale soit programmée pour une variété de codes, ce sont les codes linéaires, les « textes », qui lui fournissent les informations spécifiquement occidentales. Observons à présent comment le tissu de la société occidentale est près de se dissoudre. On peut voir que des îlots émergent de ce tissu qui ne sont pas programmés par des codes linéaires (les îlots de la télévision, du code routier, des vitrines de magasins, etc.), et comment ces îlots se répandent dans le tissu comme un cancer. La communication occidentale est incapable de les absorber, de les stocker dans sa mémoire, car elle n'est pas programmée pour les codes de technico-images qui les caractérisent. Par contre, ces îlots sont parfaitement capables d'absorber le tissu occidental, de traduire des textes en films, des articles de journal en programme télévisé, des ordres écrits en signaux de circulation, car leur programme permet de telles traductions.

Cette description de notre situation peut être élargie par un changement de perspective. Ceux qui participent de la civilisation occidentale sont des mémoires programmées pour les textes (et pour d'autres codes encore plus anciens). Ils sont incapables de digérer le flot d'informations venu des îles cancéreuses, parce que les codes des îles ne sont pas dans leur programme. Ainsi, cette sorte d'information les traverse sans être stockée, et les « nœuds » commencent à se dénouer : ils se dissolvent. Ils ne sont plus programmés pour mais par la communication. Cette dissolution des nœuds individuels, et le relâchement des fils reliant les nœuds qui s'ensuit, est ce qu'on appelle la massification et la solitude dans la masse.

Les nouvelles îles qui émergent sont sur le point de reformuler les individualités en dissolution pour en faire un nouveau tissu social. Un nouveau type de mémoire collective qui se différencie de la civilisation occidentale, et que nous appelons, à défaut d'une compréhension plus profonde, « la civilisation de masse ». Il s'agit d'une traduction massive des codes linéaires en codes de techno-images. Ce qui implique que le monde codifié dans lequel nous vivons devient rapidement un environnement pour lequel nous, qui avons été scolarisés, ne sommes pas convenablement programmés.

CE CODE, NOUS NE SAVONS PAS LE DECHIFFRER

L'homme occidental et la société occidentale sont des fonctions d'un champ de relations constitué de media qui portent des messages codes linéairement. En dehors de ce champ, les deux concepts deviennent abstraits de toute relation concrète. Cette constatation peut être reformulée d'une façon plus existentielle comme suit : Le terme « occidental » signifie une foi dans un

univers capable d'être représenté par des textes, c'est-à-dire : dans un univers concevable, explicable, calculable. En dehors d'une telle foi, le terme « occidental » perd toute signification.

LA STRUCTURE LINEAIRE : C'EST LA FOI DE L'OCCIDENT

Cette foi consiste à croire qu'être c'est devenir, que le temps est un flux univoque composé d'instances irrévocables, que vivre est avancer vers la mort. C'est-à-dire : que la « réalité » a la structure d'une ligne de texte. Celui qui est possédé par une telle foi existe historiquement : il croit que le monde est un événement et qu'il peut agir dedans. Or cette foi qui a tissé le tissu social dont nous sommes les nœuds a projeté des univers de significations variés depuis qu'elle s'est établie il y a 6 000 ans. Elle a projeté ces univers, elle les a vérifiés et falsifiés, un par un, et elle les a repris, un par un. Par exemple, les univers de la philosophie grecque, du judaïsme, du christianisme, de l'humanisme, du marxisme. Cette séquence d'univers est la signification de l'histoire. Tous ces univers ont la même structure, en dépit des différences patentes : *la structure linéaire progressive*. Dans la philosophie grecque, c'est le progrès des apparences vers les idées, dans le judaïsme, du péché vers le salut, dans le christianisme, de ce monde vers l'autre, dans l'humanisme, de la condition animale vers la liberté, dans le marxisme, de l'aliénation vers la communisme, etc. La foi fondamentale commune à tous ces univers est tombée dans des contradictions internes, elle a dû les adapter à sa structure et s'adapter aux univers, les mélanger de diverses manières, les « dépasser ». Ils flottent à présent, sous forme d'idéologies plus ou moins épuisées, comme des nuages au-dessus du tissu de la communication occidentale, et il brouillent la vision de la foi fondamentale.

Mais ce processus de sécrétion progressive d'idéologies est définitivement clos. Car, quand la foi fondamentale de l'Occident a projeté l'univers de la science, elle a réalisé son programme. C'est un univers où la structure de la foi occidentale miroite à perfection. Il est composé de lignes textuelles (chaînes causales), et ses éléments, clairs et distincts comme les chiffres de l'arithmétique et les lettres de l'alphabet, sont calculables mathématiquement et logiquement. Si nous devions perdre la foi en cet univers, nous ne pourrions plus rien croire, car cet univers est la réflexion parfaite de la foi fondamentale de l'Occident. Dans ce sens-là, la science n'est pas une « idéologie », comme les univers préalables.

ET NOUS PERDONS LA FOI DANS CET UNIVERS

La raison en est précisément que cet univers est devenu transparent pour la foi fondamentale de l'Occident, et que tout ce que la recherche scientifique trouve et découvre au fond de son univers de significations n'est rien que sa propre foi. C'est-à-dire : la foi qui soutient la recherche scientifique, et qui est la foi fondamentale de l'Occident, est en train de s'épuiser par l'accomplissement de l'univers scientifique. Si l'on voulait « dépasser » cet univers, comme on a « dépassé » ses prédécesseurs, rien ne resterait de notre foi fondamentale, et le terme « occidental » deviendrait vide de sens.

Ainsi, le modèle ici proposé montre la crise actuelle comme une crise de croyance. Notre existence en tant qu'Occidentaux est en passe de se décomposer, parce que le programme qui nous soutient s'est réalisé, et, par conséquent, le tissu dont nous sommes les nœuds se dissout. C'est pourquoi notre monde codifié (et la vie dans ce monde) a perdu son sens. Tous les autres symptômes de la crise, comme la décadence des valeurs, la solitude croissante, le sentiment d'impuissance et l'irresponsabilité, en somme la dissolution du tissu social devenue évidente grâce aux mass media, ne sont que des épiphénomènes de l'événement fondamental, qui est que l'Occident a réalisé son programme par la projection de l'univers de la science, et n'a plus rien à faire. La perte de foi qui nous dévore de l'intérieur n'est que le miroir de la décomposition de la mémoire occidentale ayant accompli son programme, et vice versa.

Or l'abîme dans lequel nous tombons quand le sol de la foi se dérobe est une ouverture vers une existence au-delà du progrès linéaire occidental. Il permet la vision d'une vie « après la fin de l'histoire ». D'un monde codé non plus par des textes, mais par d'autres codes. C'est vrai : ceux qui étaient programmés par les écoles, et non par la télévision, et qui avaient à apprendre à lire et à écrire au lieu d'apprendre à obéir aux feux rouges et aux affiches, ne prendront jamais pied dans la terre de la post-histoire. Comme Moïse, ils seront condamnés à voir la terre promise de loin. Car ils sont les prisonniers d'une foi qu'ils ne possèdent plus. Mais les nouvelles générations, qui ne sont plus véritablement alphabétisées, sautent au-dessus de l'abîme qui nous sépare, nous, les plus âgés, d'un monde post-historique dont ni nous ni eux ne pouvons imaginer les virtualités.

COMMENT ACCEDER A UNE NOUVELLE FOI

Nous en sommes les véritables fondateurs et nous ne pouvons ni y croire ni réaliser un programme nouveau.

Sauter dans une nouvelle forme d'existence est une entreprise dangereuse. On peut tomber dans le puits en sautant. Ce puits, qui sépare l'histoire de la post-histoire, on peut l'appeler « l'ap-

pareil totalitaire », et on peut l'imaginer comme suit : une machine à traduire des textes en techno-images, composée de rubans magnétiques, d'ordinateurs, de mémoires cybernétiques, et habitée par des millions d'opérateurs qui sont nés dedans, fonctionnent dedans, et mourront dedans, qui dévore l'histoire occidentale par une de ses ouvertures et crache la culture de masse par une autre. Cette machine est le puits qui nous aspire, parce qu'elle se dresse aux frontières entre le tissu de la société et les îles cancéreuses de notre modèle. Du point de vue du tissu (de l'histoire occidentale), la machine est la finalité de l'histoire : l'utopie platonicienne, le messie, la communion des saints, la société communiste. Du point de vue des îles (des mass media), la machine est la bouche qui transforme l'histoire en matériau brut des programmes télévisés, filmés, etc. C'est-à-dire : du point de vue de l'histoire, la machine est une fin ; du point de vue de la post-histoire, elle est une méthode pour faire de l'histoire un pré-texte.

L'effet d'aspiration de cet appareil est devenu de plus en plus irrésistible depuis son installation en Union soviétique et en Allemagne nazie, et depuis son élaboration améliorée dans le monde dit « libre » après la Seconde Guerre mondiale. Tout événement, toute action, toute passion tend à présent vers cet appareil, en est un pré-texte. Même et surtout les actions qui se veulent contestataires de l'appareil. Tout événement historique est voué à devenir le pré-texte d'une techno-image d'un programme de télévision ou d'une étiquette de boîte de conserve. Le moine bouddhiste qui se suicide par le feu est dévolu à un film d'actualités. Tout « nouveau philosophe » est engagé à devenir une image sur une couverture de magazine. Nous vivons le temps de la plénitude. Chaque chose qui arrive est la dernière, parce que l'appareil la transforme en image éternellement répétée par des programmes éternellement répétitifs. C'est ce que Nietzsche appelait l'éternel retour comme volonté de puissance. Nous sommes tous du matériau brut de cette volonté de puissance idiotiquement répétitive. Or c'est par-dessus cet appareil qu'il faut sauter pour accéder au pays de la signification nouvelle. Entre nous et la vie nouvelle se tient le puits de l'appareil.

Vilem Flusser.